



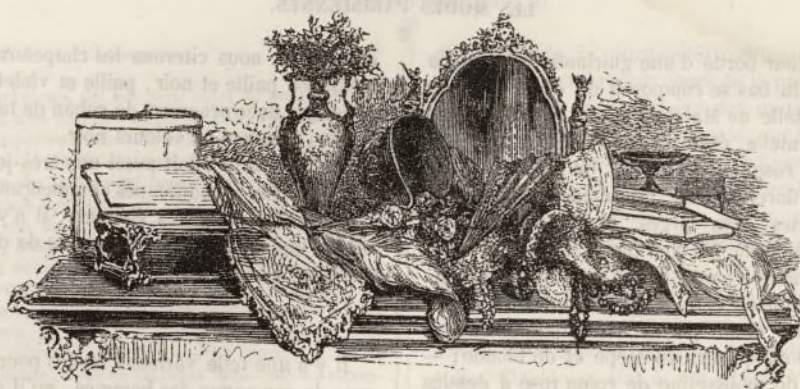
387.

LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M.^{me} Plé Borain rue basse du rempart au coin de la Chaussée d'Antin.
Corsets de M.^{me} Dumoulin r. basse du rempart 44. — Chaussures de Meier rue Trenchet 17.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE CAPITAINE GUEUX (3^e et dernière partie), par
LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉA-
TRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Louis XVI : mais cette dénomination ne satisfait pas entièrement, parce que nos manches ouvertes ne ressemblent en rien à ces anciennes manches justes.

L'habitude de donner des noms aux objets de mode semble être passée, noms qui s'empruntaient autrefois des circonstances politiques ou autres beaucoup moins sérieuses : c'est ainsi que

nous avons vu les chapeaux d'homme à *la Bolivar*, les chapeaux de femme à *la Trocadéro*, les coiffures à *la girafe*.

Ce qui est déplorable, c'est le peu de poésie de certains noms donnés à des objets de la toilette des dames : ainsi nous avons eu les manches à *l'imbécile*, auxquels ont succédé les manches à *gigots*.

Mais que dire d'un autre objet de toilette dont l'explication est assez difficile à donner, la mode se passe tous les caprices : elle a parfois des inventions assez embarrassantes à raconter ; cependant il nous a fallu dire de quelle grandeur était la crinoline donnant la tournure voulue par la mode du moment. Enfin le mot *tournure* fut adoptée pour désigner cette énorme cambrure qu'on devait avoir à certain endroit déjà fort apparent. A ce nom fort décent on en ajoutait un second qui l'était beaucoup moins. Ce nom, il est inutile de vous le dire, si vous le connaissez ; si vous ne le connaissez pas, il serait peu convenable de vous l'apprendre.

Pour revenir à nos manches à la mode, nous dirons, pour faire connaître leur vogue, que, dans une soirée qui a eu lieu la semaine dernière dans une charmante villa de la vallée de Montmorency, ou plutôt dans le parc, toutes les dames, sans exception, avaient des manches demi-longues ouvertes : les unes à des canezeus blancs ; les autres à des robes de mousseline de soie, barége, taffetas chiné et mousseline blanche.

Une dame portait une robe de mousseline tarlatane garnie de sept petits volants découpés. Cette robe était décolletée, froncée du corsage, et à manches courtes. Son pardessus était en mousseline brodée au plumetis à fond couvert de fleur-

tes, et le tour bordé d'une guirlande brodée. Sa garniture du bas se composait de deux rangs de haute dentelle de Malines; sur la tête de chaque rang de dentelle, était une petite ruche de ruban de taffetas rose satiné au bord. Ce pardessus était doublé de florence rose; les manches en étaient assez courtes, très-larges, et bordées de deux rangs de dentelle. Un charmant chapeau en paille de riz, orné de chaque côté d'un marabout moucheté, complétait cette fraîche toilette.

Une autre dame portait une capote de crêpe rose ornée en spirales de crêpe et de blonde; — une robe de mousseline de coton rose à dessins blancs garnie de cinq volants festonnés en coton blanc: le corsage de cette robe était froncé, ouvert devant en cœur et festonné au bord; les manches étaient festonnées au bord, avec sous-manches blanches garnies de deux rangs de malines haute de six à sept centimètres, et une pointe de dentelle de laine noire.

Une troisième toilette, aussi fort élégante, se composait d'un chapeau brodé en paille orné d'une blonde blanche brodée en paille: cette blonde tournait autour de la forme; de chaque côté, tombait une branche de clochettes lilas à cœur paille; le dessous de passe en mêmes fleurs, avec quelques avoines de paille; — d'une robe en taffetas fond-blanc à petites fleurs chinées lilas: la jupe garnie de trois volants ayant au bord un dessin découpé à jour, comme une broderie anglaise, et feston découpé; le corsage était montant, ouvert jusqu'en bas sur une chemisette à plastron brodé; des petits volants découpés traversant sur la chemisette en laissant entre eux un intervalle à jour: le dernier volant, il y en avait trois, finissait à la hauteur d'un corsage décolleté; les manches demilongues, ouvertes et bordées de trois petits volants découpés, comme les volants de la jupe, avec sous-manches bordées d'un seul rang haut de dix à douze centimètres d'application de Bruxelles; — d'un mantelet très-court en taffetas lilas glacé de blanc orné de deux hauts rangs d'application de Bruxelles, le dernier rang surmonté de cinq rangs de petit ruban large d'un peu plus d'un centimètre froncé de chaque côté.

Les capotes et les chapeaux prennent, chaque jour, un degré d'élégance. Madame Julien (1) fait en ce moment les plus délicieuses capotes de crêpe qu'il soit possible de rêver: d'abord la capote avec une bande de crêpe coulissée de chaque côté, froncée, et tournée en spirale, laquelle laisse un espace vide qui est rempli par un volant de blonde qui suit la spirale de crêpe. En rose, cette capote est charmante avec une touffe de roses mousseuses sans feuillage; en bleu et blanc, elle n'est pas moins bien avec une branche de clochettes bleues.

Comme mode plus simple pour le matin et la

campagne, nous citerons les chapeaux de paille mélangée paille et noir, paille et violet, ou gris-poussière avec ornement de ruban de taffetas rose ou lilas mélangé de velours noir.

Madame Julien fait aussi une très-jolie capote de crêpe lisse à bouillonnés commençant en partie derrière. En chapeaux élégants, il n'y a rien de mieux que les pailles de riz ornées de deux marabouts mouchetés.

MODES D'HOMMES.

Il y a une telle variété d'étoffes pour les costumes de campagne des hommes, qu'il est presque impossible de rien préciser: les coutils rayés fond-blanc à petits filets bleus; les foulards de fil; des étoffes à noms chinois fort difficiles à dire, impossibles à se rappeler; des piqués blancs; des nankins; il y a un peu de tout.

Ce qu'on peut dire, c'est que la forme de petite redingote qu'on adopte pour ses vêtements a plutôt l'air d'une veste; de sorte que, si l'on rencontre un homme vêtu d'un paletot blanc, il faut faire des efforts d'imagination pour faire la différence d'un paletot de gentleman avec la veste d'un cuisinier.

Quant aux habits, ils sont toujours à basques larges, les manches fermées au poignet par un bouton double.

Pour les pantalons, nos bons tailleurs, tels que Humann (1), pour citer le meilleur parmi les bons, emploient des coutils et des étoffes de laine très-légères. Ces pantalons sont plutôt justes que larges, et tombent droit sur la botte avec sous-pieds à un seul bouton. On porte aussi des pantalons sans sous-pieds avec des souliers et des bas de fantaisie.

Les paletots de Humann en drap-mousseline, connus sous le nom de *peel*, sont en grande faveur.

On porte toujours des chemises fond-blanc à fleurettes de couleur avec les costumes de la campagne; les manches de ces chemises ferment par des boutons doubles.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dents.

Chapeau de jardin. Canezou de jaconas brodé à l'anglaise avec basquine formée d'un volant en broderie anglaise. Robe de barège unie ayant sept plis à sa jupe; manches courtes, corsage décolleté froncé.

Chapeau de paille cousue doublé de taffetas blanc, orné dessus d'une traverse de ruban vert, bordé d'une petite dentelle noire, surmonté d'un très-petit velours noir. Robe et pardessus en brillante perse; la robe garnie de trois volants, le pardessus garni au bas de deux volants surmontés d'une fontange qui se prolonge devant et autour du pardessus.

(1) Boulevard des Italiens, 24.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

Les découvertes qui ont pour objet de pourvoir à un besoin réel sont toujours adoptées avec empressement, dès que l'expérience en a constaté l'efficacité. C'est ce qui explique le succès croissant qu'obtient le **Vinaigre de toilette de la Société hygiénique**. La toilette réclamait depuis longtemps un produit qui eût les avantages de l'eau de Cologne, et qui en même temps fût exempt de l'action siccative et brûlante de cette eau spiritueuse et de toutes celles qui, comme elle, ont pour base l'esprit-de-vin ou l'eau-de-vie. Le **Vinaigre de toilette de la Société hygiénique** n'a pas ces graves inconvénients, et à lui seul il possède réunies les qualités qu'on cherchait en vain dans un grand nombre de ces préparations; nous ne saurions donc trop en recommander l'usage aux personnes jalouses de conserver leur fraîcheur et leur santé.

LE CAPITAINE GUEUX.

(SUITE ET FIN.)

Parmi les prisonniers français devenus célèbres par leurs efforts, leur adresse, leur patience dans la recherche des moyens de sortir de leurs cachots, séjour véritablement horrible, le capitaine Grenouille réclame une place méritée. Nous ne citerons que deux faits relatifs à sa captivité à Plymouth. L'un et l'autre, par leur bizarre hardiesse, attestent à quel degré de cruauté s'élevait le traitement réservé aux malheureux prisonniers de guerre.

Chaque semaine un fonctionnaire spécial venait visiter la prison, afin de voir si les Français étaient aussi durement traités que de coutume, si les lits étaient aussi durs, le pain aussi noir, les légumes aussi mauvais. Après avoir constaté l'infection de l'air et le nombre des malades et des morts, il dressait son rapport et partait. Ce commissaire, membre sans doute de quelque société philanthropique, se faisait toujours suivre, par luxe ou par humanité, de deux superbes lévriers d'Écosse, et d'un de ces bouledogues à tête ronde passée dans un collier hérissé de pointes de fer. Rien de ce qui venait du dehors n'échappait au regard si peu distrait des prisonniers. Avec quelle envie ils admiraient, pendant la visite du commissaire, ces opulentes bêtes, ces chiens grands seigneurs, gras, lustrés, libres, et mangeant si bien! Tant de bonheur versé sur des créatures inintelligentes, tandis qu'eux, des hommes utiles et braves, des hommes enfin, n'assouvissaient jamais leur appétit! La comparaison les indignait. Ces chiens avaient fini par les irriter à un point extraordinaire; ils les détestaient autant que le commissaire des prisons. Le capitaine Grenouille promit à la série de prisonniers dont il faisait partie, la plupart pris avec lui sur le cutter, de tirer une vengeance prompt

et adroite de la prospérité insultante des trois chiens. Les nombreuses cours de la prison de Plymouth étaient séparées par des murs hauts de cinq ou six pieds, larges d'autant, sur lesquels des sentinelles se promenaient et veillaient pendant les heures de récréation accordées le matin et l'après-midi aux prisonniers. Ces murs étaient le chemin par où passait le commissaire lorsqu'il voulait embrasser d'un coup d'œil les masses de captifs répandus dans les différentes cours.

Le jour de visite attendu par les fauteurs de la conspiration tramée contre les trois chiens arriva enfin. Chacun se tint à son poste. Vêtu de son habit rouge, ceint de son écharpe noire à passements d'or, le commissaire paraît à l'extrémité du mur d'inspection. Ses trois chiens le suivent. Il atteint enfin le double carré du préau, que divise le mur, d'où il examine lentement, tantôt à droite, tantôt à gauche, les prisonniers. Derrière lui, et tandis qu'il marche, une corde très-fine, blanche, peu visible, est lancée d'un côté à l'autre du mur. Le boule dogue en reçoit un coup vif dans les pattes; il trébuche, tombe; il roule en bas du mur. Point de bruit, pas un aboiement. De nouveau la corde est tendue, et les deux lévriers, qui vont par couple, en sont cinglés: ils roulent par couple. Une balle élastique descend moins vite. Qui les reçoit? comment étouffe-t-on leurs cris? Enchantement familier aux prisonniers de guerre, qui non-seulement ont la seconde vue, mais la troisième main, celle avec laquelle les voleurs, ces hommes de génie, ouvrent toutes les portes et tressent sans chanvre, sans laine, sans rien du tout, des cordes pour descendre du haut de ces tours qui ont cent pieds d'élévation.

Après l'inspection, le commissaire s'aperçut de l'absence des trois chiens. On les appela aussitôt de tous leurs noms, de leurs plus doux surnoms. On les siffla à toutes les distances, aucun des trois ne répondit. Alors le commissaire, très-attaché à ses chiens, ordonna une perquisition générale dans les cachots. La plaisanterie n'étant pas de son goût, il se fâcha, s'irrita, parla de punition, comme si une punition était encore possible envers les prisonniers français! Sa colère n'amena rien. Furieux de la perte de ses deux beaux lévriers et de son bouledogue, il allait enfin partir, lorsqu'un des geôliers vint à lui portant dans une main les colliers des trois chiens et dans l'autre un panier où il y avait des os blancs comme de l'ivoire: «Voilà ce qui reste à Votre Seigneurie de ses trois chiens, lui dit tristement le geôlier.

— Il les ont mangés! s'écria le commissaire.

— Oui, monsieur le commissaire, et à la broche.

En une heure le capitaine Grenouille et ses compagnons avaient pris, tué, dépouillé, rôti, mangé les trois chiens de l'inspecteur des prisons.

On défendait sous des peines sévères à tout pri-

sonnier de se procurer des instruments tranchants, des couteaux ou des ciseaux, même des aiguilles. A cet égard, la rigueur allait jusqu'à la démence. On craignait de leur fournir des moyens de révolte, d'assassinat, d'évasion. Aussi était-il presque impossible à un prisonnier de se procurer un clou.

Ce fut donc avec leurs mains que le capitaine Grenouille et dix de ses compagnons, rien que dix, car un plus grand nombre pouvait cacher un espion ou un traître, creusèrent à coups d'ongles dans leur cachot un chemin large de quatre pieds, long de quatre-vingts ! Ce chemin souterrain passait sous la prison, sous les fossés, et allait aboutir à vingt pieds de la sentinelle extérieure. Quand le geôlier entra, on jetait vite des couvertures et l'on se couchait sur l'orifice de ce puits, creusé en grande partie pendant la nuit.

Le capitaine Grenouille avait résolu une immense difficulté avant d'entreprendre cet admirable travail de creusement, une difficulté où était venue s'émousser et mourir l'énergie de tous ceux qui, avant lui, avaient eu la pensée, d'ailleurs fort commune, de s'évader en tentant le percement d'une voix souterraine. La difficulté était celle-ci : comment se débarrasser de la terre enlevée en faisant un trou si grand, et où la mettre, cette terre ?

Deux fois par jour les prisonniers se rendaient dans ce préau si fatal aux trois chiens de l'inspecteur des prisons ; deux fois par jour, avant de s'y rendre, le capitaine Grenouille et ses dix complices versaient la terre dans leurs poches, et lorsqu'ils étaient assis l'un près de l'autre dans la cour, ils la laissaient couler peu à peu et la tassaient avec leurs mains. Ils allaient ensuite plus loin et ils recommençaient leur distribution, évitant toujours d'être ensemble.

Six mois de peine furent employés à ce travail, bien souvent sur le point d'être découvert. Enfin, une nuit d'hiver, nébuleuse et glacée, les onze prisonniers s'évadèrent de la prison de Plymouth et atteignirent sans péril les bords de la mer où les attendait un pêcheur anglais qui les transporta sur les côtes de France. Après leur évasion seulement, on remarqua que le terrain de la cour où ils venaient chaque soir se promener deux fois s'était exhaussé de trois pieds. Ces trois pieds d'élévation étaient le total des poignées de terre versées par eux grain à grain lorsqu'ils creusaient leur trou.

Depuis trois ans le capitaine n'avait revu ses chers pommiers de Normandie, qui avaient fleuri trois fois ; ses foins, ses blés l'attendaient aussi. On lui rendit des comptes fort exacts. Il se trouva très-riche ; il aurait pu être heureux avec les revenus amassés dont il entra en possession. On le pressait de se marier, la fin la plus honnête que les braves gens et les corsaires doivent s'empres-

de faire. Non, dit-il, non, j'ai encore une toute petite affaire à régler avant de songer au repos. Il pensait au tour que lui avait joué le maudit capitaine Gueux, et la colère est comme le café, il faut servir chaud, si l'on tient à ne pas perdre l'arome. Il quitta donc son village, ses moulins, tous ses amis, la famille dans laquelle il avait choisi une femme ; il régla enfin tous ses intérêts d'argent et de cœur, déposa son testament chez le notaire de l'endroit, et il se rendit à Brest. On était au commencement de l'année 1814. Le capitaine Grenouille n'était plus maintenant le jeune homme indécis entre plusieurs projets ; il alla droit au but. Un brick-goëlette, pris sur les Anglais par les corsaires bretons, languissait désarmé dans le port de Brest. Marché conclu avec le propriétaire, il l'équipa en peu de jours, en changea le nom, et le *Duc d'York* devint, à l'aide de quelques coups de pinceau, la *Grenouille de 1814*. A aucune époque, l'Anglais n'avait été autant haï des marins de notre nation, qui commençaient à lui faire payer cher ses succès de hasard obtenus pendant les années de la République, lorsque de stupides représentants du peuple, des ânes tricolores, s'arrogeaient le commandement de nos flottes et mettaient de l'héroïsme à les entraîner au fond de la mer. Corps à corps, nos vaisseaux maintenant triomphaient toujours et en tous lieux, comme ils triompheraient toujours à nombre égal des vaisseaux anglais. Ils reprenaient en détail les avantages perdus par l'ignorance sauvage de la Convention et du Directoire. Ces autres pleines de gin, ces ignobles défenseurs de la patrie, ces matelots qu'on ramasse à coups de fouet dans les mauvais lieux de Londres ne tenaient pas devant la bravoure éclairée de nos marins, ces hommes qui sont tout : soldats, savants, matelots ; aujourd'hui Suffren, demain Bougainville ou Durville.

On ne demandait pas aux équipages de nos corsaires ce choix d'hommes d'élite. Leurs campagnes n'étaient ni longues, ni difficiles. C'était une chasse où il s'agissait de tuer à coups de fusil ou à coups de harpon le plus d'Anglais possible, une battue de quelques heures sur un lac infesté par des corbeaux. L'unique pensée de notre capitaine, et il la cacha soigneusement aux matelots qu'il enrôla, n'était plus, comme autrefois, de mettre à contribution les vaisseaux marchands de la Grande-Bretagne. Il était assez riche. Son espérance la plus chère, son ambition vivace, celle qui lui faisait risquer sa fortune, sa liberté, son repos, c'était de découvrir, de provoquer, d'exterminer ce serpent de mer, l'infernal capitaine Gueux, dût-il le poursuivre sans manger ni boire jusqu'aux limites du globe. Il battait des ailes en pensant qu'il n'irait pas si loin pour le rencontrer. Il en avait des nouvelles. Des renseignements sûrs lui avaient appris qu'il continuait ses croisières dans les eaux de la Manche. L'avis lui suffisait. Placé entre un galion

d'Espagne aussi facile à prendre qu'une tortue endormie sous le soleil de l'équateur, et la vieille carcasse du capitaine Gueux, dont un déchireur de bateaux n'aurait pas donné dix francs, y compris le capitaine Gueux et son équipage, il ne balancerait pas, il laisserait le galion pour briser, écarteler le corsaire anglais.

Vers la fin de janvier, la *Grenouille* de 1814 fut en état de prendre la mer; il n'y avait pas un jour à perdre. A ceux qui montraient à notre capitaine le ciel dévasté par des coups de vent terribles, la mer et les nuages ne formant qu'un seul nuage noir et glacé, il répondait en hissant son pavillon de corsaire. Les autres observations, il ne les entendit pas, il était au large. Pendant trois jours, il perça de son beaupré aigu comme une vrille les couches de brouillard amoncelées d'une porte à l'autre du détroit. Le temps était vraiment sinistre. Il bruinaient noir. La mer était fatigante à tenir. Une moitié du bâtiment semblait quitter l'autre moitié à chaque tangage. Rude métier! On ne distinguait pas un homme de l'arrière à l'avant, tant la brume pesait sur le pont où elle déposait une croûte de glace fine, froide et glissante. A peine la voix résonnait-elle, étouffée dans cet air spongieux. Dire au juste dans quelle partie du détroit naviguait la *Grenouille*, serait donner un démenti à la boussole, au quart de cercle et au loch. On changeait souvent de route, le quart de cercle servait autant qu'un tourne-broche, et le diable lui-même n'aurait pas lancé et maintenu le loch à la mer. La quatrième nuit, la tempête s'aggrava. Le corsaire courut à sec et vent arrière au milieu des ténèbres : — le plus beau et le plus terrible spectacle qu'on puisse désirer de voir! Les mâts ploient, les cordes crient, sifflent, cassent de temps à autre; si le bout d'une des cordes plombées par le goudron touche à la tête d'un homme, il la lui fend comme une grenade; le gouvernail remonte et retombe dans ses gonds; la proue éperdue plonge dans l'eau et lui fait un pont pour arriver en belles nappes vertes et écumeuses jusqu'à l'autre bout du navire. En passant la souveraine enlève sa dime : une chaloupe, un tonneau, un homme. La poupe, qui était au ciel, s'abîme, et la proue s'élève et crève l'espace; on ne voit plus que la proue, son dard. Tout crie, tout pleure, tout gémit; les clous grincent mélancoliquement dans le bois, les bordages souffrent, l'eau clapote dans la pompe. Mais c'est beau, l'homme est tranquille. Depuis le départ, le capitaine n'avait pas quitté le pont : il voulait être le premier à découvrir son Amérique.

A deux heures après minuit, il se fit un tremblement terrible dans le corsaire, qui recula, craqua et s'affaissa dans l'écume. Du choc, le mât de misaine tomba sur le beaupré, le beaupré cassa, et l'un et l'autre refluerent. Fouillis de cordes et de bois au milieu du pont, qui fut défoncé; le ca-

pitaine Grenouille bondit, il était debout, il regardait, il croyait rêver. Il ne rêvait pas : son navire descendait, descendait, descendait dans l'eau; il avait été abordé par un autre bâtiment, et si fort et si rudement, que les vergues de l'un et de l'autre navire se croisaient, et que leurs cordages s'étranglaient et se nouaient d'une façon à ne se défaire que sous le tranchant de la hache. Peine inutile : l'autre navire coulait aussi; celui-ci et celui-là n'étaient plus qu'à deux pieds du niveau de la mer, qui avait déjà étouffé, par une invasion soudaine, les deux équipages endormis dans l'entrepont. — La chaloupe à la mer, cria le capitaine Grenouille, ou nous buvons tous à la grande tasse! — Les huit matelots de quart coupèrent les liens de la chaloupe, et s'y jetèrent à la hâte, suivis de dix matelots et du capitaine de l'autre navire submergé. — Tout le monde y est-il? — demanda le capitaine Grenouille, et il s'élança à son tour dans la chaloupe. Les deux navires coulèrent ensemble, et si peu de temps après l'embarquement des vingt naufragés, qu'ils faillirent être entraînés dans le trou ouvert par le grand déplacement d'eau. Tout le reste de la nuit, les naufragés des deux bâtiments gardèrent le plus profond silence, ne s'occupant que du soin le plus pressant, celui d'égoutter sans cesse la chaloupe. Le capitaine Grenouille s'était couché dans le fond de la barque; roulé dans son paletot, il jurait comme un païen de ne plus être en état de consommer sa vengeance. Au petit jour, le froid le saisit; il se leva et regarda autour de lui, était-il bien éveillé? Une voix lui dit : Bonjour, capitaine Grenouille! — C'était le capitaine Gueux. Le corsaire normand s'empara de la hache de l'un de ses matelots et veut fendre l'Anglais; les dix marins de celui-ci se lèvent : tous les bras sont en l'air.

La réflexion ramena bien vite le calme parmi ces hommes aussi intéressés les uns que les autres à s'épargner, à s'aider de leurs forces, à mettre en commun leur énergie pour se tirer du pas périlleux où ils étaient engagés. Chacun reprit sa place, le capitaine Gueux en offrit une auprès de lui au capitaine Grenouille; celui-ci la refusa sèchement et passa à l'autre bout de la chaloupe.

« Avez-vous du biscuit? lui demanda quelques heures après le capitaine Gueux.

— Nous n'avons rien, lui répondit le capitaine Grenouille.

— Je vous en offre autant, dit l'autre; mais je donnerais tous le biscuit de la terre, poursuivait-il, quoique j'aie faim, et tout le vin de la Bourgogne, quoique je meure de soif, pour une chique de tabac.

— Il m'en reste deux, dit le capitaine Grenouille: une que je mets dans ma bouche, pour paraître devant le Père éternel; quant à l'autre,

j'aime mieux la donner à un requin qu'à toi. Crève, chien ! »

Il la jeta dans la mer. Le capitaine Gueux tira de sa poche une carotte entière de tabac, et en coupa une belle tranche qu'il logea dans sa bouche.

« Le brigand ! murmura le capitaine Grenouille, il en avait, et il vient de me faire jeter ma dernière chique !

— Ah ça ! prenons conseil, dit ensuite le capitaine Gueux ; nous sommes entre l'île de Guernesey et Cherbourg, entre l'Angleterre et la France, mais plus près cependant de Guernesey que de Cherbourg ; mon avis est de piquer dans l'ouest, et d'aborder cette île anglaise.

— Ton avis est donc que je sois encore prisonnier de l'Angleterre ? Vogue à l'est, cria Grenouille, le cap sur la France !

— Où je serai ton prisonnier, moi ! n'est-ce pas ? répliqua le capitaine Gueux.

— Je l'espère bien.

— A l'ouest !

— A l'est !

— A Cherbourg !

— A Guernesey !

— Non !

— J'ai deux matelots de plus que vous, fit observer le capitaine Gueux, et six d'entre eux ont leurs pistolets chargés à la ceinture ; les vôtres n'ont que des haches, la partie n'est pas égale.

— A moi, mes matelots ! cria le capitaine Grenouille, et mort à ces chiens, s'ils ne veulent pas voguer vers la France ! »

Les matelots anglais étaient passés à l'arrière de la chaloupe, les matelots français à la proue ; un choc terrible allait enfin trancher la question.

« Un instant, dit le capitaine Gueux. Derrière ce gros nuage, j'aperçois un navire ; tenez, il vient sur nous. »

Un coup de canon retentit.

« Ah ! il nous a aperçus, cria le capitaine Grenouille. C'est un navire français. Tu vas la danser, capitaine.

— C'est un bâtiment anglais, au contraire. Capitaine Grenouille, vous reprendrez, s'il vous plaît, votre chambre à Plymouth. »

Dans l'alternative il y eut suspension d'armes, amis et ennemis ne quittèrent plus des yeux le navire qui, les ayant vus en détresse, venait sur eux. A portée de pistolet, il mit en panne et déploya le pavillon de la Hollande. Ce n'était ni un anglais ni un français.

La question de liberté et de salut ne devenait pas plus claire pour l'un que pour l'autre capitaine, car à cette époque on ne connaissait pas trop les sympathies de la Hollande comprise dans le système du blocus continental et recevant pourtant de toutes mains les marchandises anglaises.

« Quel est celui de nous qui est prisonnier de

l'autre ? demandèrent les deux audacieux capitaines en touchant le vaisseau hollandais.

— Vous n'êtes prisonniers de personne, leur fut-il répondu : Napoléon a cessé de régner. La France a signé une paix perpétuelle avec l'Angleterre.

— En voilà une, dit le capitaine Grenouille, à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— Entendez-vous ! dit le capitaine Gueux, une paix perpétuelle ! Votre main ?

— Perpétuelle ! dit Grenouille en retirant la main... J'attendrai. »

On les débarqua tous les deux à Dunkerque.

Un an après, le capitaine Gueux envoyait au capitaine Grenouille, au nom de la Société des naufrages de Londres, une médaille d'or sur laquelle était gravé ceci :

« Donnée au capitaine français Grenouille pour avoir sauvé dans sa chaloupe, malgré la guerre, le capitaine anglais surnommé le capitaine Gueux »

Et de l'autre côté de la médaille, on lisait :

« Donnée au capitaine anglais Gueux pour avoir, malgré la guerre, épargné la vie du capitaine français Grenouille. »

Au cordon de la médaille, on lisait encore :

« Amitié éternelle entre ces deux hommes comme entre leurs deux nations. »

Le capitaine Grenouille est vieux, mais il a trois enfants au service de la marine. L'histoire pourrait bien ne pas être finie.

LÉON GOZLAN.

GAUSERIES.

*. « Ça brûle, ça brûle ! Un rien, un cheveu, l'épaisseur d'une aile de moustique nous en sépare.

— De quoi ?

— De la grande découverte du siècle, du secret qui doit enfoncer les chemins de fer, les bateaux à vapeur, et lutter avec le télégraphe électrique. Il ne nous manque plus que deux cent mille francs.

— Pour enfoncer les chemins de fer et les remplacer par quoi ?

— Parbleu ! par les ballons. Nous avons trouvé le secret de les diriger. Quand nous aurons deux cent mille francs, nous commencerons nos expériences. Je vous ai inscrit pour dix francs sur la liste de souscription, en votre qualité d'ami du progrès.

— Voilà ce qu'on me dit tous les jours de vive voix, dans les journaux, par lettres, par circulaires ; je reçois tous les matins une douzaine d'invitations pour assister à des expériences aérostatiques.

C'est une rage, une fureur, une monomanie.

On forme déjà des compagnies à l'instar des entreprises californiennes pour l'exploitation de la grande découverte du siècle.

M. Bineau est assailli de demandes.

On sollicite des lignes de ballons, comme autrefois des lignes de chemins de fer. Il y a des soumissions déposées au ministère des travaux publics.

Pour la ligne de Paris à Lyon avec embranchement sur la Champagne et la Bourgogne,

Pour la ligne de Paris à Strasbourg,
Pour la ligne de Paris à Calais.

Sans compter une ligne de Paris à Versailles par la rive droite, et une ligne de Paris à Versailles par la rive gauche. Il y aura des stations à Saint-Cloud, Sèvres, Ville-d'Avray, Meudon, sans oublier Chatou et Asnières.

L'année prochaine, assurent les entrepreneurs, on établira des trains de plaisir pour le Havre et Dieppe.

Avant un mois les actions des lignes de ballons seront cotées à la Bourse. On demande des anciens pairs de France pour faire partie des comités de surveillance; à défaut de pairs de France, on se contentera d'anciens députés.

En attendant, les ballons sont le fléau de la société.

Impossible d'entrer dans un salon, dans un restaurant, dans un foyer de théâtre, dans un bureau de journal, dans un cercle, dans un estaminet, sans rencontrer un homme qui développe quelque nouveau système pour diriger les ballons.

Il y a le ballon-navire,

Le ballon-cabriolet,

Le ballon-patache,

Le ballon-coucou,

Le ballon-charrette pour le roulage.

Le ballon prend toutes les formes, toutes les dimensions, il se prête à tous les usages de la vie.

Il y aura des ballons numérotés pour faire les courses dans Paris à quarante sous l'heure.

Des ballons de place et des ballons de régie.

Une compagnie est en instance auprès de M. Carlier pour établir une ligne de ballons-omnibus sur le boulevard.

La mode est aux ballons; il n'y aurait pas grand mal à cela si le ballon n'amenait pas forcément la souscription.

Malheureusement tous ces systèmes se résument en une demande de 40 francs. Il est vrai que les compagnies comme il faut promettent une médaille à leurs six mille premiers souscripteurs.

Une médaille et le titre d'ami du progrès, c'est bien quelque chose, c'est même beaucoup; cependant, en échange d'une pistole, bien des gens trouveront peut-être que ce n'est pas assez.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU GYMNASSE. — *L'Echelle de Femmes*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Dennery et Decourcelles. — L'idée est des plus ingénieuses, et l'histoire de ce jeune berger Christophe est un roman fort amusant et traité de la façon la plus spirituelle et la plus délicate.

Christophe n'est pas un berger comme un autre. Il sait le latin; il pourrait traduire, comme vous et moi, Virgile et Horace. Il est vif, il est gentil, et puis, il a une charmante infirmité: il ne peut voir un frais minois, de jolis yeux, une jolie main, sans être tout en feu. Cela lui rappelle la main, les yeux, la ravissante figure de sa chère Madeleine.

Mais quoi! voilà Madeleine riche héritière! Dira-t-il: Adieu, Madeleine! Non! il s'élèvera jusqu'à elle! Comment? Par les femmes! Il veut se faire postillon... pour aller plus vite.

Un mot d'amour à madame Thérèse, qui tient la poste aux chevaux, et Christophe est postillon. C'est le premier échelon.

Il mène madame Barbesieux, la femme d'un banquier, une jolie femme. Il la verse. Il se retournait à chaque instant pour la regarder tendrement. N'est-ce pas pardonnable? Aussi, comme elle est ravie, quand il se fait passer, le petit Faublas, pour un jeune Anglais que son

mari attend en qualité de secrétaire! Deuxième échelon.

Comment, madame la comtesse, vous n'aimez pas les Anglais? Mais celui-ci est aimable, et en vous baisant la main, il perd son accent auprès de vous, et vous oubliez votre protégé pour le nommer, lui Christophe, attaché d'ambassade! Le troisième échelon est franchi.

Reste le quatrième: une duchesse douairière. Elle a des cheveux blancs, mais sa main est si petite, son pied si mignon, et Christophe le lui dit si bien, et puis il lui parle si éloquemment de Madeleine!

C'est ainsi que ce lutin de Christophe grimpe de femme en femme pour arriver, comme d'échelon en échelon, jusqu'à cette jolie Madeleine qu'il épouse.

Tout cela est vif et joyeux, orné de charmants détails et mêlé de fantaisies bouffonnes, présenté avec un goût exquis et une franche gaieté. Deux bons types comiques, un postillon et le banquier Barbesieux, bien rendus par Lesueur et Villars, viennent égayer l'action où domine le personnage de Christophe, joué de la plus aimable façon et avec beaucoup de verve par mademoiselle Wolf. C'est pour les auteurs, les artistes et le théâtre un succès des plus brillants.

* Un nouveau pouvoir a surgi au Théâtre-Historique, et déjà il ramène la paix avec l'argent qui va ramener la prospérité avec le travail. Au moment où tous les théâtres languissent incertains du lendemain, le Théâtre-Historique, fort du concours de tous ses artistes, qui se sont engagés, moyennant le paiement de l'arriéré qui leur a été fait, à jouer sans réclamer jusqu'au mois de septembre, le Théâtre-Historique monte à la fois quatre pièces qui vont lui faire ce qu'on appelle, en termes de théâtre, trois affiches complètement neuves.

Ces quatre pièces sont: *La Chasse au Chastre*, avec Numa, excellente bouffonnerie que nous avons tous lue dans les *Impressions de Voyages* du célèbre auteur, et dont la donnée repose sur un musicien du théâtre de Marseille qui, en courant après un *chastre*, oiseau dont nous ne saurions garantir l'existence, va de Marseille à Rome, à travers les dangers les plus fantastiques de la mer, d'une tempête, d'un combat naval, de la terre et d'une arrestation de bandits.

Puis *les Frères corses*, drame où le fantastique se mêle à une effrayante réalité; elle doit servir à la continuation des débuts de Fechter, qui a obtenu un si beau succès dans *Pauline*.

Puis *le Capitaine Lajonquière*, où nous verrons repaître, dans le rôle de Dubois, la spirituelle et artistique figure de Mélingue, — le comédien, le statuaire, le peintre — Neuf tableaux dramatiques et gais comme sait les faire Alexandre Dumas.

Puis *Une Eruption du Vésuve*, merveille de vérité, dans laquelle le drame veut bien devenir le prétexte de décorations, et qui sera joué par madame Person, aujourd'hui en représentation au Havre, et par Laferrière. Une vue de Naples, vue du Pausilippe, la Grotte d'azur et l'éruption avec sa lave roulant du haut du cratère, forment, dit-on, des miracles de décoration et de mécanisme.

ÉCOLE DE NATATION DE L'HOTEL LAMBERT, quai d'Anjou, île Saint-Louis.

Les années 1846 et 1847 ont désormais assuré un succès de vogue à l'Ecole de natation de l'hôtel Lambert. Les dames ont reconnu que, placé au-dessus des égouts ou des usines de la ville, cet établissement possédait incontestablement et seul la plus belle, la plus pure et la plus saine eau de Paris.

A cet avantage si important, elles ont encore trouvé réuni un confort qui jusqu'à ce jour ne leur a été offert nulle part. Il n'est pas étonnant qu'elles se soient en quelque sorte entendues pour en faire leur bain de prédilection.



175 FR.

AUBERT et C^{ie}, place de la Bourse, 29.

175 FR.

UNE SEMAINE DE PLAISIR A PARIS.

Tout le monde sait qu'une semaine passée à Paris ne coûte pas moins de trois ou quatre cents francs pour le Voyageur qui veut être logé dans un bon Hôtel, être bien nourri, visiter les principaux Théâtres, Concerts et Bals, et parcourir la ville en Voiture pour voir les Palais, Monuments, etc., etc., en un mot tout ce que Paris renferme de curieux.

Chacun peut donc apprécier les avantages que nous présentons en offrant pour 175 fr. par personne et pour une semaine entière :

Les repas et le logement au célèbre Hôtel des Princes, rue Richelieu, 97, près les boulevards; — toutes les soirées passées aux premières places des principaux Théâtres, Concerts ou aux Jardins publics; — toutes les journées remplies par la visite des Monuments publics, Palais, Jardins, Bibliothèques, Musées, etc., etc., et plusieurs grands Établissements particuliers. — Visite au Musée et au Parc de Versailles, aller et retour, en premières places des chemins de fer. — Toutes les courses et promenades dans Paris faites en Calèches et Coupés spécialement affectés au service de la Compagnie.

La première semaine commencera le 1^{er} août prochain.

Les personnes des départements ou de l'étranger qui veulent jouir des avantages détaillés ci-dessus doivent adresser à MM. AUBERT et C^{ie}, place de la Bourse, 29, un bon de poste ou un mandat à vue d'au moins 25 fr., sur une maison de Paris, et avertir deux jours à l'avance de l'époque de leur arrivée. Aussitôt à Paris, elles pourront se rendre directement à l'hôtel des Princes, rue Richelieu, 97, où leur logement aura été retenu. Le complément de 175 fr. devra se verser le jour de l'arrivée. — Des interprètes attachés à l'hôtel seront, sans rétribution, à la disposition des Étrangers.

Les Voyageurs pourront se rendre à Paris tel jour qu'il leur plaira choisir, à partir du 1^{er} août prochain, la semaine ne commençant que du jour de l'arrivée.